



HAL
open science

Accidents de parcours. Assimilation de termes culturels empruntés à des langues étrangères

Marie Treps

► **To cite this version:**

Marie Treps. Accidents de parcours. Assimilation de termes culturels empruntés à des langues étrangères. Communications [EHESS], 2005, 77 ("Faire sien. Emprunter, s'approprier, détourner", ss la dir. de Martyne Perrot), pp.211-233. halshs-00009050

HAL Id: halshs-00009050

<https://shs.hal.science/halshs-00009050>

Submitted on 14 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Accidents de parcours

L'assimilation des termes culturels empruntés à des langues étrangères

Le français se trouve riche aujourd'hui de quelque trois mille mots étrangers. Ils sont la trace des contacts que nous avons eus, au cours des siècles, avec d'autres cultures. Ces mots migrants, auxquels notre langue a toujours réservé le meilleur accueil, empruntés à des langues sœurs, cousines ou encore parfaitement étrangères, sont arrivés par vagues successives, de chez nos voisins européens ou de l'autre bout du monde. Colportés par les marchands ou les marins, les voyageurs ou les savants, les princes ou les soldats, les conquérants ou les immigrants. Pour recueillir, au cours des siècles, ces milliers de mots, nous avons profité de circonstances politiques, économiques ou culturelles favorables. Ces mots voyageurs ont parfois l'air de bons vieux mots français : pour les assimiler, nous avons en effet développé de subtiles stratégies¹.

Les flux de mots empruntent tout naturellement les voies pacifiques du commerce ; ils arrivent aussi dans le sillage des armées. Les mots échangés au cours de relations pacifiques et ceux qui ont été recueillis dans un contexte de conquête ou de colonisation ne subissent pas le même destin. Dans une perspective linguistique et anthropologique, c'est à l'assimilation de ces derniers que nous allons porter attention. Qu'ils désignent des réalités concrètes (objets, denrées...) ou des réalités culturelles (croyances, coutumes...) n'est pas, non plus, sans conséquence sur leur avenir dans la langue d'accueil, le français.

Parmi les emprunts qui nous intéressent ici, un grand nombre nous ont été transmis par l'espagnol, le portugais ou l'anglais, langues respectives de trois grandes puissances coloniales. La France, après la conquête de l'Afrique du Nord, se passant d'intermédiaire, prélève directement du vocabulaire dans les langues du Maghreb. Une telle disparité de situations a pu influencer les modalités d'assimilation.

Examinons, d'abord, le cas des mots déposés dans notre langue par une Espagne et un Portugal conquérants. Nous évoquerons, à titre de

comparaison, le cas de quelques mots échangés, entre voisins, hors des contextes ouvertement belliqueux. Enfin, nous aborderons la question des mots issus de la récente colonisation française.

LES MOTS DE LA CONQUÊTE OU DE LA COLONISATION

Ces grands explorateurs qu'étaient les Espagnols ont imaginé au XVI^e siècle une contrée fabuleuse en Amérique du Sud. Sur la foi de témoignages d'aventureux voyageurs et de cartographes, on la situait précisément (entre l'Orénoque et l'Amazone) et on la disait regorger d'or et de pierres précieuses. Avant de partir à sa découverte, on a donné à cette contrée le nom d'*Eldorado*, raccourci de l'expression *el (pais) dorado*, « le (pays) doré », la promouvant ainsi, par avance, au rang de réalité. Pour donner au rêve de la matérialité, lui appliquer des mots est une stratégie éprouvée. Quand ceux que l'on baptisera *Conquistadores* ont débarqué sur des terres inconnues et se sont trouvés confrontés à des réalités nouvelles dont jamais ils n'avaient soupçonné l'existence, des choses étranges qu'ils avaient fort envie de s'approprier – au bénéfice du commerce ou de la connaissance –, ils ont encore eu recours au langage. Faisant main basse sur les mots qui, dans les langues amérindiennes, désignaient ces choses nouvelles, ils les ont adaptés à leurs gosiers avant de les transmettre à leurs voisins européens, ou alors – cette seconde stratégie est plus rare – ils ont créé de nouveaux mots en tirant profit des ressources de leur langue maternelle, seul bagage dont même le plus démuné des voyageurs est nécessairement pourvu.

De la neutralité (quand il s'agit de réalités matérielles)...

Dès le XVI^e siècle, les écrivains voyageurs, les missionnaires, en contact avec des populations indigènes, enregistrent des mots en usage dans les terres étrangères : des mots désignant des objets, bien sûr, mais aussi des mots appliqués à des coutumes, des croyances. Ils se révèlent ainsi de fins observateurs, bien avant l'avènement, au XVIII^e siècle, de l'ethnologie. Les mêmes ambassadeurs de cultures exotiques ont parfois trouvé plus opportun de renommer les réalités concrètes ou abstraites découvertes au-delà des mers.

Pour illustrer ces pratiques, commençons avec des termes appliqués à des réalités matérielles (vêtements, objets usuels, habitations) que le français a reçus de l'espagnol ou du portugais et qu'il a adaptés ensuite.

Ainsi, *pagne* et *poncho*. *Paño*, « pan de tissu », a été choisi dans le lexique espagnol pour désigner un vêtement rudimentaire constitué d'étoffe ou de feuilles qu'on ajuste autour de la taille. *Pagne* nous arrive en 1637, grâce aux relations de voyage. Dans un premier temps, on adopte le mot mais point la chose – question de climat ; au XX^e siècle, *pagne* entre dans le vocabulaire de la mode, que l'exotisme inspire. En français d'Afrique, le pagne se porte long et il est fait de cotonnade imprimée... *Poncho*, qui apparaît en 1716 dans une relation de voyage au Chili et au Pérou, est issu de l'espagnol d'Amérique. Ce nom donné par les Espagnols au vêtement porté par les Indiens existait déjà en castillan pour désigner soit une petite couverture posée sur la croupe du cheval, soit une chemise de nuit épaisse.

La matière ou la forme d'un objet préexistant peut inspirer le transfert de son nom sur un nouvel objet. Voilà pour le signifiant. Si le besoin s'en fait sentir, le mot recueilli peut développer ultérieurement une certaine polysémie. Voilà pour le signifié.

Les voyageurs n'ont pas manqué de décrire des objets usuels, comme le hamac, la machette ou la sarbacane, que nous avons fini par importer, en les modifiant, histoire de les adapter à nos besoins. D'autres sont restés exotiques, comme le palanquin.

Hamac nous est connu par les traductions des récits de voyage, dès le début du XVI^e siècle. Les Espagnols ont emprunté *hamaca* à la langue des Indiens d'Haïti et se sont contentés de l'ajuster à leur système phonétique... Autre procédure, moins paresseuse : l'espagnol *machete* a été fabriqué à partir de l'espagnol *macho*, « massue », et nommait le coutelas utilisé comme arme et comme outil dans les régions tropicales pour abattre les cochons sauvages, ouvrir des passages en forêt, couper la canne à sucre. Le français en a fait *machette* en 1704... Nous avons parfaitement acclimaté la sarbacane, tube creux servant à lancer de petits projectiles par la force du souffle. Tous les galopins connaissent la sarbacane, une arme assez légère et de conception assez minimale pour avoir beaucoup voyagé. Jugez plutôt : d'origine malaise, *sempitan* a été transmis par l'arabe *zarbatana* à l'espagnol *zebratana*, auquel le français l'a emprunté en 1539, en hésitant quelque peu sur l'orthographe. On a noté *salbaquane*, *sarbataine*, *sarbatenne* ; *sarbacane*, plus simple, a mis tout le monde d'accord. (La graphie la plus simple finit toujours par s'imposer, selon une loi universelle, celle du moindre effort...) *Palanquin* a été emprunté en 1610 au portugais *palamquin*, lui-même issu de l'hindoustani *pâlakî*. Cette litière portée à bras d'hommes dans les pays orientaux n'a pas été importée en Europe, mais nous avons conservé son nom, un

des nombreux termes culturels dont le destin est de rester à l'abri et au chaud dans les pages des dictionnaires.

Pour les quatre mots que nous venons d'évoquer, on observe une simple adaptation du signifiant. Le signifié reste inchangé, même dans les cas où ces objets exotiques ont été réellement adoptés.

C'est encore par l'entremise des voyageurs que nous avons importé des noms d'habitations, de bâtiments. Les Portugais ont utilisé le mot qui dans leur langue désigne la maison, *casa*, pour nommer les habitations africaines ; *case* est adopté en français en 1637... Nous devons aux mêmes *pahlota*, « hutte de paille », d'abord utilisé au Mozambique, colonie portugaise ; *paillote* arrive en France au XVII^e siècle... L'histoire de *pagode*, nom d'un temple dans les religions d'Extrême-Orient, est plus complexe. Il nous arrive aussi du portugais, en 1545, mais derrière *pagoda*, qui signifie « idole » en portugais, on trouve le tamoul *pagavadim*, « divinité », et au-delà le sanskrit *bhagavat*, « divin ». Le tourisme et l'hôtellerie ont réquisitionné ces mots exotiques, propices au rêve... Ce n'est pas le cas de *favela*, emprunté au portugais du Brésil au XX^e siècle, qui désigne là-bas ce que nous appelons ici *bidonville* – *favela* est dérivé de *fava*, « fève », et les fèves sont la nourriture des pauvres.

Ce qu'il peut arriver de pire à ces mots désignant des réalités exotiques concrètes, c'est d'être déconnectés de leur ancrage culturel.

... à la stigmatisation (quand il s'agit de croyances ou de coutumes).

Lorsqu'il a été question d'adopter des mots associés à des réalités culturelles subtiles, les Européens ont, au mieux, révélé leur méconnaissance des cultures rencontrées. Au pire, ils ont projeté sur les cultures indigènes leurs conceptions ethnocentristes. Les récits des voyageurs ou les lettres des jésuites émissaires de la religion catholique avaient décrit des coutumes si étranges qu'elles semblèrent évidemment abominables aux Européens. Certains termes culturels indigènes sont ainsi devenus en Europe des dénominations stigmatisantes.

Le portugais *feitiço* signifie « artificiel », et aussi « sortilège, amulette ». C'est ce mot que les Blancs ont utilisé pour désigner les objets de culte et qualifier les pratiques religieuses des peuples d'Afrique-Occidentale et de Guinée. Par la suite, il va s'appliquer à ces mêmes réalités dès lors qu'elles appartiennent à des peuples, des civilisations considérés comme « sauvages » ou « primitifs ». *Fétiche*, importé en France au début du XVII^e siècle, est aujourd'hui clairement lié à la notion de superstition : il porte

l’empreinte de la colonisation, dont l’une des motivations a été la conversion des populations indigènes au catholicisme.

En 1604, le français emprunte à l’espagnol *palabras*, qui désigne outre-Pyrénées de simples paroles, pour en faire des paroles grandiloquentes². Première évolution sémantique. Au cours du XVIII^e siècle, le commerce entre Africains et Français succède aux relations commerciales espagnoles, et dans ce contexte *palabre* est utilisé pour désigner le discours d’un Africain... long et ennuyeux aux yeux des Européens. *Palabre*, en devenant un terme de relations, se féminise et s’emploie au pluriel. On sait par le dictionnaire de Trévoux qu’en 1752 *palabres* désigne les petits présents que les commerçants européens font aux rois noirs pour obtenir des avantages beaucoup plus considérables, puis la cérémonie au cours de laquelle on offre ces cadeaux de peu. Aujourd’hui, en français d’Afrique, *palabres* désigne un échange de propos entre hommes assemblés, sans la moindre nuance péjorative. Ainsi, les Africains ont su redonner à ce terme sa neutralité, en le débarrassant de ses connotations péjoratives et en forgeant de nouvelles expressions : *arbre à palabres*, *case à palabres*.

Nommer le conquis, le colonisé.

Que se passe-t-il quand on emprunte des termes désignant des personnes ?

Créole, issu du portugais par l’espagnol, à la fin du XVI^e siècle, désigne une personne de race blanche née aux Îles – sauf à l’île Maurice, où *créole* s’applique à une personne de couleur. *Créole* porte le souvenir de l’esclavage puisque son ancêtre portugais *crioulo* désigne un serviteur élevé dans la maison du maître... *Mulâtre*, emprunté en 1544, désigne, comme le portugais *mulato*, un métis né d’un Noir et d’une Blanche, ou d’une Noire et d’un Blanc. *Mulato*, d’origine castillane, est dérivé de *mulo*, « animal hybride ». On voit ici le nom d’un animal appliqué à des personnes. Ainsi, certains mots issus de l’expansion coloniale trahissent les classifications raciales fabriquées par les Européens et véhiculent des idées racistes.

Paria, importé en français en 1607, désigne en portugais un Indien hors caste, un intouchable, alors que ce mot est emprunté au tamoul *parayan*, qui signifie « joueur de tambour ». Ce glissement de sens serait dû au fait que les Européens ont confondu *parayan* et un autre mot tamoul, *pulliyar* : voilà ce que disent les linguistes. Il est plus raisonnable de considérer, comme l’ont fait remarquer les ethnologues, que le joueur de tambour était devenu impur parce qu’il accompagnait les morts dans les cortèges funèbres. En France, au XIX^e siècle, les milieux bourgeois

accaparent *paria* pour l'appliquer à ceux qui sont mis au ban de la société : dénomination évidemment stigmatisante reposant, au mieux, sur une méconnaissance, au pire, sur un déni de la culture à laquelle ce terme appartient.

Nous avons réservé un sort semblable à *caste*. L'origine du mot est controversée. L'hypothèse la plus plausible est celle d'une substantivation de l'adjectif portugais *casta*, « pure ». Quand nous empruntons *casta* au portugais en 1615, il signifie « race ». Les Portugais ont d'abord appliqué ce terme aux animaux avant de l'utiliser, de manière neutre, à propos des classes de la société indienne. C'est ce dernier emploi que nous retenons, mais il ne reste pas neutre longtemps. En 1789, Siéyès l'applique à la société française au sens de « classe », et bientôt un sens péjoratif se fait jour : « classe élevée caractérisée par son esprit d'exclusion ». L'expression *esprit de caste* est créée – elle ne voudrait rien dire en Inde.

Nous avons parfaitement acclimaté *lascar*, en le transformant pour des motifs peu avouables. Un premier *lascar* se pointe en 1610 : il s'agit d'un matelot hindou, importé par les Portugais, qui l'appelaient *laskarim* (mot d'ailleurs emprunté au persan par l'intermédiaire de l'hindoustani). Ce premier arrivé ne s'attarde pas, tandis que le second *lascar*, débarqué en 1769, va s'installer pour de bon. Ce sont les Anglais qui conduisent celui-ci jusqu'à nous – est-ce bien utile de le préciser : les Anglais l'ont eux aussi emprunté aux Portugais. Notre *lascar* s'installe, mais on s'intéresse assez peu aux matelots hindous naviguant dans l'océan Indien (c'est le second sens de *lascar*). Alors, sans se gêner, au XVIII^e siècle, inspiré par des pensées quelque peu xénophobes, on recycle le mot : les soldats, dans leur argot, font du *lascar* un vaurien. En 1830, l'argot est plus positif : il transforme *lascar* en gaillard hardi et malin (« un sacré lascar »). On peut même, désormais, faire de *lascar* un usage affectueux : « Alors, mes lascars ! »

Méprises révélatrices.

Avant de trouver droit de cité en français, *cannibale* est passé par des textes italiens et latins. La source des uns et des autres se trouve dans une relation de voyage de Christophe Colomb, en date de 1492. Or le navigateur ne faisait que rapporter un mot arawak, *cariba*, désignant les Indiens Caraïbes des Antilles ; ce qu'il ne précisait pas, c'était que *cariba* ne signifiait nullement « anthropophage », mais « sage, brave, fort ».

En 1617, une méprise fait d'un nom tupi, celui d'une tribu indienne du Brésil, les Tupinambas, attesté en français dans un récit de voyage au

XVI^e siècle... celui d'une plante à tubercule comestible importée d'Amérique du Nord. Cette confusion est probablement due, disent les philologues, à une coïncidence entre l'introduction du *topinambour* en France et la présence au même moment d'Indiens du Brésil à Rouen aux fêtes données pour l'entrée du roi Henri II. Jusqu'au XIX^e siècle, ce mot, par ailleurs diversement transcrit, a aussi désigné « un sauvage du Brésil », puis « une personne grossière et inculte » – pour ce dernier sens, notons une évolution sémantique similaire à celle de *patate*.

Avec *orang-outang*, se confirme l'idée que l'erreur philologique peut coïncider avec une méprise culturelle fondée sur des *a priori* ethnocentristes plus ou moins xénophobes. *Orang-outang*, emprunté au malais en 1758, a été appliqué par erreur à un grand singe anthropoïde : *orang hutan*, littéralement « homme des bois », était le terme utilisé par les Malais pour désigner des montagnards.

Existe-t-il des emprunteurs respectueux ?

Les mots ramassés dans des contextes de conquête ou de colonisation sont-ils voués à devenir des termes stigmatisant les cultures dont ils sont issus ? Allons en Afrique – où la colonisation a été tardive, ce qui n'est pas sans conséquence sur la destinée des mots empruntés – et voyons ce qui s'est produit avec des termes culturels concrets et abstraits : noms d'instruments de musique et noms de personnes.

Bamboula, introduit par les relations de voyage (en Guinée, La Courbe, 1685) pour désigner un tambour africain, est l'adaptation de *ka-mombulon*, mot des langues sarar et bola (parlées en Guinée portugaise). Au XIX^e siècle, dans un contexte colonial et par un procédé métonymique courant, *bamboula* en vient à désigner non plus le tambour mais toute danse de caractère violent et primitif : le glissement de sens s'accompagne d'une connotation péjorative. Par l'intermédiaire des tirailleurs algériens, le mot devient entre 1914 et 1918 un synonyme argotique de *fête* : *faire la bamboula*. Pire, *bamboulas* finit par désigner, avec une forte connotation raciste, les Africains. Dévoisement, lié à la colonisation, d'un terme culturel concret d'abord pieusement recueilli.

Outre les voyageurs, il s'est trouvé d'autres personnalités, notamment des écrivains, pour contribuer à l'enrichissement de notre vocabulaire exotique.

Balafon est emprunté à une langue nigéro-sénégalaise dans laquelle *balafa*, qui associe *bala*, « instrument de musique », et *fo*, « parler, jouer »,

désigne le joueur de bala. Relevé au XVIII^e siècle comme terme exotique, puis employé par Victor Hugo, *balafon* s'est répandu au XX^e siècle grâce aux écrivains de la négritude et aux musicologues pour désigner un instrument à percussion formé de calebasses garnies de lames. Comme avec *bamboula*, la métonymie a permis un glissement sémantique (ici, du joueur à l'instrument) mais sans dérive : les termes colportés par les écrivains (notamment les orientalistes) sont en général respectés, ce qui ne les met pas à l'abri d'outrages ultérieurs, on va le voir à l'instant.

Tam-tam est un mot de formation onomatopéique emprunté au créole français de l'océan Indien par Bernardin de Saint-Pierre en 1773. Après avoir désigné un tambour indien, puis un tambour africain, puis un gong, *tam-tam* passe, au XIX^e siècle, dans la langue familière pour désigner un bruit assourdissant, un scandale, peut-être par référence à *ramdam*. Pas de connotation raciste ici, mais une certaine propension à la dérision accompagne le passage de *tam-tam* dans la langue française, alors que son ambassadeur s'était montré respectueux ou, du moins, neutre.

Passons aux mots désignant des individus.

On s'interroge ainsi sur l'origine de *griot*. Seule certitude, *griot* pénètre en français en 1688, sous l'impulsion des voyageurs et des spécialistes de l'Afrique, pour désigner les musiciens ambulants du Sénégal. Ce sont les romantiques qui ont diffusé le terme, mais en transformant quelque peu la réalité : ils ont fait du griot un sorcier. Au XX^e siècle, on lui rend son vrai visage, celui d'un poète-musicien professionnel. Quant à l'origine du mot, elle est incertaine : peut-être le portugais *criado*, « domestique », le griot, poète musicien, ayant été au service de souverains ou de chefs.

En 1529, pour nommer les Africains, on emprunte *nègre* à l'espagnol *negro*, lui-même issu du latin *niger*, qui a aussi généré le français *noir*. Dès le début du XVII^e siècle, *nègre*, « homme de race noire », prend le sens d'« esclave noir », comme l'attestent les expressions *traiter quelqu'un comme un nègre*, apparue vers 1750, et *travailler comme un nègre*, apparue en 1812. Mais *nègre* va devenir véritablement péjoratif à la suite de la colonisation de l'Afrique. L'expression *art nègre* (première attestation chez Marcel Proust en 1922) fait figure d'heureuse exception : ailleurs, *nègre* est nécessairement chargé de connotation péjorative et raciste quand il est employé par les Blancs, qui remplacent le mot par *noir* quand ils ont le souci de l'éviter³. Or, quand *nègre* est employé par les Noirs eux-mêmes, cette valeur disparaît ; cela à partir de 1930, quand commence la décolonisation et depuis la revendication de la *négritude* (terme répandu par L.S. Senghor), spécificité culturelle noire. Dans le discours des Blancs, toutefois, les dérivés de *nègre* gardent une connotation raciste : *négresse* et *négrillon* sont péjoratifs, *négro* est nettement insultant. Juste

retour des choses, l'expression *petit nègre*, tristement imaginée en 1877 pour désigner le « charabia français » parlé par les Noirs dans les colonies d'Afrique, a été remplacée en Afrique par *petit français* !

MOTS RECUEILLIS AU COURS DE CONTACTS PACIFIQUES AVEC DES VOISINS

Afin d'amorcer une comparaison, on prendra ici encore des exemples dans le lot des mots que le français a empruntés à l'espagnol.

Des relations s'étant développées, au XVII^e siècle, entre la France et l'Espagne à la faveur des mariages royaux, la bonne société française adopte de nouvelles attitudes, prend d'agréables habitudes, suivant l'exemple de ses voisins espagnols, qu'elle ne manque pas de déprécier dans le même temps, comme on verra. Aussi apprend-on à faire compliment, à se montrer désinvolte. On se montre aussi hâbleur, on fait le fanfaron ou le matamore.

D'accord, *compliment* a été pris aux Italiens, en 1604. Mais ceux-là l'avaient eux-mêmes emprunté aux Espagnols : l'expression *cumplir con alguien*, littéralement « accomplir (les politesses requises) envers quelqu'un », a fourni l'italien *cumplimento*. À l'époque classique, on fait grand usage du *compliment*, qui désigne une visite courtoise faite à un haut personnage ou alors des paroles élogieuses. Cette habitude se prolonge jusqu'au XIX^e siècle, mais de nos jours, les codes de la politesse ayant considérablement évolué, on ne peut que percevoir une nuance ironique derrière l'expression *débiter son compliment*. Le choix du verbe *débiter* a suffi à colorer péjorativement l'expression : choix inconscient, mais efficace.

Mme de Sévigné en 1677 : « Les Espagnols appellent cela *desembuelto*, ce mot me plaît. » *Desembuelto* ? Littéralement : « désenveloppé ». *Désinvolte* qualifie ainsi une personne dégagée dans ses manières ; mais bientôt, aussi, celui ou celle qui manifeste une liberté inconvenante – une valeur péjorative est donc très vite apparue. Le mot, importé dans la première moitié du XVIII^e siècle et alors enregistré par un autre de nos écrivains, Saint-Simon, a été pris à l'italien *desinvolto*, lequel l'avait emprunté à l'espagnol. Même trajet pour le substantif correspondant, *désinvolture*, venu en 1794 de l'italien *desinvoltura*, emprunté à l'espagnol *desenvoltura*. Rousseau et Stendhal ont l'un et l'autre utilisé la forme italienne, ce qui inciterait à penser que la désinvolture n'était pas ressentie comme

un trait culturel français. Et aussi que le prestige de l'italien était supérieur à celui de l'espagnol.

Ce phénomène de dépréciation sémantique évoqué à propos de *compliment* et de *désinvolte* s'est produit avec trois mots espagnols en relation avec la parole. On a pris le verbe espagnol *hablar*, qui signifie tout simplement « parler », pour produire *hâbleur*, qui signifie « vantard » (en 1555)... Le même *hablar* serait également à l'origine de notre *bla-bla*... Nous n'avons pas manqué d'emprunter *fanfaron*, le « bavard » espagnol (lui-même issu de l'arabe *farfâr*, d'origine onomatopéique) pour en faire *fanfaron*, « celui qui se vante de sa bravoure, réelle ou supposée » (en 1609). Belle carrière pour les dérivés, *fanfaronnade* et *fanfaronner*...

L'emprunt de ces mots trahit les projections des Français sur leurs voisins espagnols, avec lesquels ils se sont trouvés dans des relations de fascination (au XVII^e siècle, l'emprise littéraire et politique de l'Espagne sur les milieux français est forte) ; en retour, cette fascination n'a pas manqué de susciter un certain mépris, qui s'est manifesté par cette dérive sémantique traduisant un fait observé : les Espagnols « ont de coutume d'agrandir les petites choses avec des paroles si avantageuses⁴ ».

Dans le même registre, nous avons retenu le *Matamoros*, le « tueur de Maures », un personnage de comédie, un faux brave qui vante ses prétendus exploits contre les Maures. Corneille, Scarron, Rotrou, Cyrano et Tristan l'ont rendu célèbre. *Matamore* a quitté la scène pour représenter, à la ville, le type du vantard, du faux brave.

Cette propulsion au verbe haut peut conduire à l'algarade. C'est l'espagnol *algarada*, « incursion d'une bande armée » et « brouhaha », lui-même issu de l'arabe *al-ghâra*, « attaque à main armée », que nous empruntons en 1502. Nous l'édulcorons sans manières : en français, *algarade*, après avoir désigné une joute, un combat simulé, ne désigne plus bientôt qu'une querelle verbale, une sortie inattendue. *Avoir une algarade avec quelqu'un* n'a plus rien de tragique : beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Édulcorer est aussi une manière de trahir.

UN CAS PARTICULIER : LES RAPPORTS AVEC LE MOYEN-ORIENT ET LE MAGHREB

Du Moyen Âge au XX^e siècle, le français a puisé dans l'arabe, dans le turc et, plus récemment, dans les langues parlées au Maghreb des mots qui attestent la place qu'occupent dans notre imaginaire ces cultures orientales ou moyen-orientales avec lesquelles nous nous sommes trouvés

en contact. La diversité des relations nourries avec les unes et les autres, les circonstances dans lesquelles les mots ont été importés en français influent sur leur destin futur. Ces mots-là révèlent une certaine fascination et entretiennent l'image d'un Orient de pacotille. Ou alors ils trahissent des projections plus ou moins nourries de xénophobie sur le monde arabo-musulman.

Détournements de titres.

Du XI^e au XVII^e siècle, au rythme des contacts entre l'Orient et l'Occident, le français enregistre des titres arabes ou turcs, désignant des souverains, des chefs religieux ou militaires... Que les voyageurs, puis les ambassadeurs nous rapportent, au bénéfice de la connaissance, ces titres en usage chez les Orientaux, voilà qui peut sembler normal. Que certains aient été détournés au profit de sujets français, voilà qui est plus surprenant : sans doute peut-on mettre cela au compte d'une certaine fascination. Que, néanmoins, des connotations péjoratives n'aient pas manqué d'apparaître peut sembler paradoxal.

Certains mots sont des souvenirs de guerre ou d'occupation... Un *amiral* surgit en 1080 dans *La Chanson de Roland* : c'est le général en chef des Sarrasins que l'on nomme ainsi. Il faudra laisser passer deux siècles et se déplacer à la cour des Normands de Sicile pour voir cet *amiral* requis par les Occidentaux comme un trophée de guerre et bombardé « chef de la flotte », ce qu'il restera en français et dans plusieurs autres langues. En arabe, ce mot, composé de *amîr*, « chef », et de *al 'alî*, « très grand », ne pouvait que désigner un personnage important. Les Occidentaux, ayant repris l'avantage, se sont attribué un titre prélevé chez les anciens vainqueurs.

C'est dans le récit de voyage d'un ambassadeur de France à Constantinople qu'apparaît, au XVI^e siècle, le premier *spahi*. Ce cavalier est turc et il est au service du sultan ; le mot, lui, est persan et signifie « soldat ». Bien. Le français oublie ce lointain *spahi* jusqu'au XIX^e siècle où il baptise ainsi – par simple coquetterie, serais-je tentée de dire – un soldat des corps de cavalerie maghrébins créés par l'armée française en Afrique du Nord.

À la même période arrive *zouave*, de l'arabe *zwâwa*, nom d'une tribu kabyle, réquisitionné par les militaires français lors de la colonisation de l'Algérie pour désigner un soldat algérien d'un corps d'infanterie indigène. Instrumentalisation d'un nom ethnique, sous le simple prétexte (probablement inconscient) que ce nom apporte une touche de couleur locale.

Et l'histoire ne s'arrête pas là. *Faire le zouave*, autrement dit « faire le guignol », apparaît en 1888. À cause de l'uniforme rouge de ces soldats ? Parce que ceux-là étaient aussi musiciens ? Ces hypothèses expliquent le glissement de sens, mais ne justifient aucunement la connotation péjorative désormais attachée à ce mot.

Deux titres ont été parfaitement intégrés à notre argot. Il s'agit de *pacha* et de *caïd*. Mon premier est turc et pénètre en français à l'occasion d'une bataille, celle de Nikopol (1396), où les Turcs l'emportent sur les Hongrois et les Français. On oublie alors ce terme culturel lié à un souvenir désagréable. Mais, au XIX^e siècle (quand la puissance ottomane ne fait plus peur à personne ?), le français populaire réquisitionne ce « général » ottoman et lui fait jouer un nouveau rôle : un *pacha* devient un personnage puissant vivant dans le luxe, entouré de nombreux serviteurs (*mener une vie de pacha*, dit-on à partir de 1846). Un peu plus tard, en 1865, on retrouve notre *pacha* dans la marine, où il désigne, de manière argotique, le commandant d'un navire de guerre... Nous avons découvert mon second en 1310. Dans les pays musulmans, le *caïd* cumule alors trois fonctions : il est juge, administrateur et chef de la police. Au XX^e siècle, le français populaire se l'approprie et en fait... un « chef de bande », un « dur de dur ». Dans les deux cas, la désactivation de la référence culturelle s'accompagne d'une coloration péjorative.

Toubib, médecin militaire apparu dans l'armée coloniale d'Algérie, est passé dans le civil, et dans l'argot, avec une couleur légèrement péjorative. En arabe d'Algérie, ce n'est pas le cas : le mot désigne un médecin habile ou un savant, et les autochtones appelaient *toubib* ou *toubab* non seulement le médecin blanc, mais tout homme européen. *Toubab* ou *babtou* (verlan oblige) a resurgi dans l'argot des banlieues, pour désigner ironiquement un Français de souche. Réappropriation identitaire par les enfants issus de l'immigration maghrébine.

Poursuivons avec d'autres titres arabes ou turcs. Certains sont restés des emprunts livresques. *Cheik*, connu en français en 1309, signifie « vieillard ». Le cheik est d'abord un homme de grand âge respecté pour son savoir, avant de devenir un chef de tribu... *Émir* (qui signifie « prince » en arabe, connu dès le XIII^e siècle)... *Bey* (signifie « gouverneur » en turc, connu en français au XVI^e siècle). Le français adopte ceux-là sans modifier ni leur sens ni leur destination initiale : ils restent appliqués à des Orientaux et figurent dans les dictionnaires comme termes culturels. Ce qui est aussi le cas des titres religieux comme *mufti* (mot arabe introduit en 1546, il désigne un jurisconsulte musulman qui donne des avis sur les questions juridiques et religieuses), *imam* (introduit en 1559 de l'arabe, littéralement « celui qui se tient devant » ; ministre de la religion musulmane,

l'imam préside à la prière dans une mosquée) et *muezzin* (mot turc repris à l'arabe, introduit en 1658, désignant un fonctionnaire musulman chargé d'appeler à la prière, cinq fois par jour, du haut du minaret d'une mosquée).

Marabout a subi un autre sort. Ce terme a été introduit en 1560 par l'intermédiaire du portugais *maraboto*, lui-même issu de l'arabe *murâbit* qui a d'abord désigné un ermite vivant dans un couvent fortifié aux frontières de l'empire et chargé de défendre celui-là contre les infidèles. C'est aujourd'hui un homme pieux qui maîtrise la lettre, l'écriture, dans tous ses aspects, ce qui l'autorise à interpréter le Coran et à pratiquer la divination. Le français, ignorant la complexité de la réalité, a fait du marabout un sorcier ; d'où le dérivé *maraboutier*. Ici, on observe une réduction sémantique accompagnée de projections ethnocentristes.

Le cas d'*ayatollah* est intéressant. *Ayatollah* s'est récemment répandu en français dans un contexte politique particulier, au moment où l'*ayatollah* Khomeyni, dignitaire chiite de retour en Iran, a déclenché la révolution qui a mis fin au règne du *shah*. Il a fallu très peu de temps pour qu'*ayatollah* soit capté par le français familier, qui désigne ainsi figurément les intégristes de tout poil.

D'autres titres orientaux encore, détournés de leurs destinataires initiaux, ont été appliqués à des Occidentaux, moyennant quelques ajustements. Ces titres ont été choisis en raison de leur fort pouvoir évocateur : dans l'imaginaire français, ils faisaient référence au pouvoir absolu des souverains arabes ou turcs, ou alors ils faisaient allusion aux mœurs orientales.

Calife, littéralement « successeur » (de Mahomet) en arabe, est le nom d'un souverain musulman réunissant les pouvoirs temporel et spirituel, et nous est connu depuis le XIII^e siècle. On a désigné ainsi de manière péjorative, en France, une personne exerçant un certain pouvoir... Par *sultan*, « souverain » en arabe, importé en 1540, on entendait, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, soit un homme despotique, soit un homme qui entretenait plusieurs maîtresses à la fois... *Vizir*, littéralement « portier » en arabe, est le nom d'un ministre dans l'Empire ottoman, importé en 1433. Saint-Simon désigne ainsi un homme en place agissant de manière despotique.

Autre personnage important, apparu de bonne heure – au moment des croisades –, le *truchement*. À la fin du XII^e siècle, le voici sous la forme *drugement*, fraîchement issu de l'arabe *turdjuman* « interprète ». Et *truchement* a longtemps désigné un interprète dans un pays du Levant. Chassé par *interprète*, il est tombé dans les oubliettes de notre langue. Enfin, pas tout à fait : il est toujours présent, au XXI^e siècle, avec le sens

d'« entremise, intermédiaire », dans l'expression *par le truchement de quelqu'un* ou *de quelque chose*. Filiation sémantique exemplaire : pas de glissement, pas de dommages...

L'adoption et le détournement de titres orientaux sont le reflet d'une véritable fascination pour l'Orient, qui se manifeste notamment à l'occasion de la venue à Paris, en 1669, de Soliman Aga, ambassadeur du « Grand Turc » Mehmed IV auprès de Louis XIV. Phénomène lié à des modes et conduisant à des ridicules. Ils n'ont pas échappé à Molière, qui, dans *Le Bourgeois gentilhomme*, imagine une extravagante mascarade turque où le bourgeois se verra décerner le titre imaginaire de « grand mamamouchi ».

On observe une résurgence, au XX^e siècle, de cette pratique consistant à détourner des titres. C'est au monde éthiopien que l'on emprunte cette fois. *Rasta*, arrivé de la Jamaïque en 1979, est le raccourci de *rastafari*, lui-même tiré du nom de *ras Tafari Makonnen*, devenu empereur d'Éthiopie sous le nom d'Hailé Sélassié et considéré comme le Messie noir. En arabe, *rass*, « tête » puis « chef », est un titre élevé. *Rasta*, après avoir désigné un membre d'une secte messianique, désigne aujourd'hui, à la Jamaïque notamment, un adepte du retour culturel à l'Afrique. De nombreux musiciens de reggae sont devenus rastas, si bien que le mot évoque aussi désormais cette musique et la coiffure en multiples petites nattes de ces musiciens.

UN VOCABULAIRE MAGHRÉBIN DÉVOYÉ

Les mots issus des langues parlées au Maghreb ont été rapportés, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e, par les soldats de la colonisation. Les arrivages les plus récents sont liés à des mouvements de population, notamment celle des immigrés algériens et marocains installés en France après la décolonisation.

Ce sont, dans un premier temps, les soldats français qui ont appris quelques mots au contact des populations indigènes, surtout des soldats, *zouaves* ou *spahis*, recrutés parmi les Maghrébins. Ces mots recueillis non par des savants s'ouvrant à la science orientale, non par des négociants curieux des us et coutumes du Levant, non par des ambassadeurs que le raffinement des cours persanes ou arabes fascine, non par des voyageurs amoureux de l'Orient, mais par les soldats de la colonisation, ces mots-là avaient de fortes chances d'être dévoyés. Et c'est ce qui s'est produit. Un

bon nombre de ces mots importés d'Afrique du Nord dans des circonstances particulières, celles de la colonisation de l'Algérie, ont servi de pivots à des expressions françaises qui appartiennent désormais au français familier, voire à l'argot, et sont utilisées par dérision vis-à-vis de soi-même ou, ce qui est bien plus fréquent, vis-à-vis de l'étranger, par essence autre.

Le cas de *sidi* est, à cet égard, instructif. *Sidi* est d'abord un terme de relation. Il apparaît dans les textes des voyageurs, notamment dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, qui paraît en 1851, où on le trouve avec la valeur noble du mot arabe *sidi*, qui signifie « mon seigneur », équivalent du français *monsieur*. Comme souvent, les écrivains, bon philologues, se montrent respectueux envers les mots étrangers. Mais, au XX^e siècle, il se produit un véritable retournement quand *sidi* est emprunté à l'arabe d'Algérie par les soldats et les colons français pour désigner un simple soldat ou un manœuvre maghrébins. Cette évolution vers le péjoratif qui touche les appellatifs désignant des personnes étrangères n'est pas exceptionnelle (elle s'est aussi produite, par exemple, avec l'allemand *Herr*⁵), mais elle s'est poursuivie ici jusqu'à faire de *sidi* un terme méprisant à connotation raciste. *Sidi* a fini par être concurrencé par le tout aussi déplaisant *bougnoul*, emprunté en 1890 à une langue du Sénégal (ouolof) où *bou-gnoul* signifie « noir ». Ce mot a été colporté par l'argot de la marine et de l'infanterie coloniale, qui en a fait un terme de mépris raciste.

Bicot, injure raciste éminemment méprisante imaginée pendant la guerre d'Algérie, est l'altération, peut-être sous l'influence de *bique*, de *arbico*, fabriqué à partir de l'arabe *arbi*, qui signifie « arabe ».

Quand il s'agit de réalités matérielles.

Ramené d'Algérie en 1848, *barda'a* désigne, en arabe, un bât rembourré placé sur le dos des mules ou des ânes. Les soldats français lui ont donné un autre sens : dans l'argot militaire, *barda* désigne l'équipement que doit transporter le soldat sur son dos ! Une fois n'est pas coutume, nous assistons ici à un phénomène d'autodérision... La tente qui fait partie du *barda* va devenir la *guitoune*. L'arabe maghrébin *gitun*, « tente », introduit dans l'argot des troupes d'Algérie vers 1860-1870, est issu, par l'arabe classique, du grec *koitôn*, « chambre ».

Dans leur paquetage, des pioupious un tantinet dyslexiques rapportent *clebs*, en 1863 : en arabe maghrébin, « chien » se dit *kelbs*. Assez fier de cette trouvaille, l'argot français fabriquera le dérivé *clébard*, en 1934.

Deux autres mots implantés après la conquête de l'Algérie, mais déjà connus du français au milieu du XVIII^e siècle, ont subi ce glissement vers la dérision. *Qasbah*, littéralement « forteresse », désigne en arabe maghrébin le palais, la citadelle du souverain ou les parties hautes, fortifiées, d'une ville d'Afrique du Nord. Introduit en français en 1735 au titre des mots indispensables à la description de la ville arabe, *casbah* est plus tard détourné par le langage populaire, qui sans sourciller fait du palais une « baraque », en 1879. C'est avec ce sens dévoyé que le mot s'implante réellement en France... *Gurbie* apparaît en 1743, dans un récit de voyage. En arabe d'Algérie, *gurbi* désigne une maison de terre ; un siècle plus tard, dans l'argot des soldats, un *gourbi* est un abri de tranchées, puis une habitation misérable et sale. Ce dernier sens est le seul que nous ayons conservé.

Contrairement à ce qui se passe avec les mots issus de la colonisation espagnole ou portugaise, les mots d'origine maghrébine désignant des objets, des habitations... peuvent être dévoyés. Intégrés par l'argot français, ils prennent de ce fait une couleur familière, voire, dans le pire des cas, une connotation péjorative. Citons tout de même un contre-exemple, celui de *méchoui*. Arrivé récemment, *méchoui* a gardé sa saveur maghrébine : introduit en 1912, le *machwi*, « rôti grillé », s'est répandu dans toute l'Europe occidentale, où il désigne aussi une réunion où l'on mange un mouton rôti à la broche.

Et les termes culturels ?

La familiarité va aussi s'emparer de termes culturels, ceux que les soldats ont prélevés, ceux qu'avant eux les voyageurs ou les écrivains avaient relevés. À partir de ces mots-là, dans le contexte de la colonisation du Maghreb, le français s'est ingénié à bricoler des expressions qui appartiennent désormais au registre familier.

Des expressions qui stigmatisent certains comportements déviants...

Mahbûl est l'un de ces mots rapportés par les soldats d'Algérie. Dans ce pays, il signifie « idiot ». *Maboul* vient, en 1830, grossir notre argot, avide de termes désignant la folie et les fous, ce qui n'est pas surprenant. Dans notre culture, en effet, là où il y a un tabou – la mort, le sexe, la folie –, l'argot s'évertue à sécréter une foule de termes, utiles pour parler cette réalité de manière allusive, sans la nommer vraiment. « Il est complètement maboul ! »

Apparu tardivement (vers 1950), et franchement péjoratif, *béni-oui-oui* est un hybride bricolé avec l'arabe maghrébin *beni*, qui signifie « fils

de », auquel on a ajouté le français *oui*, redoublé pour plus d'expressivité. Ce mot a d'abord été employé dans un contexte politique, à propos des Algériens tenants de l'Algérie française. Aujourd'hui, il est appliqué à qui approuve sans restriction les initiatives de l'autorité établie : « C'est un béni-oui-oui ! »

« C'est mesquin. » Par l'italien, ou peut-être par l'espagnol, l'arabe *miskin*, « pauvre, orphelin », est arrivé en ancien français, où *meschin* désignait un serviteur. C'était au XII^e siècle. Ensuite, ce mot-là et son féminin *meschine* se sont perdus. Mais voici qu'en 1604 le même mot reparaît, sous la forme *mesquin(e)*, pour qualifier ce qui est trop petit : une chose qui manque de grandeur ou une personne qui manque de générosité. Ce sens-là a toujours cours. Mais voilà qu'est apparu récemment, dans les milieux beurs, un nouveau sens, plus radical : toujours appliqué aux choses ou aux personnes, *mesquin(e)* signifie désormais « minable, nul(le) ». On note enfin l'apparition d'un emploi substantif : un *mesquin*, c'est un pauvre type. Filiation sémantique sans accident notoire. Ce qui l'est : la reprise en main par les descendants des immigrés arrivés en France après l'indépendance de l'Algérie.

Des expressions qui se réfèrent, de façon plus ou moins fidèle, aux usages orientaux...

On retrouve ici les mots transportés dans le packaging des soldats. Ainsi, mentionné en 1725, l'arabe *ghâzwa*, « incursion militaire », est adopté vers 1840, sous la forme *razzia*, dans le cadre historique de la conquête de l'Algérie : on désigne alors une attaque lancée par des nomades pour enlever du bétail, des récoltes. Dans le même temps, *razzia* passe dans la langue familière et prend le sens de « raffle ». Aujourd'hui, *razzia* est toujours là, encore familier. Sorti du contexte guerrier, il ne concerne plus les personnes, seulement les choses, en particulier celles qui se mangent : « faire une razzia sur le buffet ». Édulcorer les mots qui se réfèrent à des actes violents est aussi une manière de les dévoyer.

Depuis 1898, dans le français familier, on dit *faire la nouba*, ce qui signifie « faire la fête ». L'expression nous est venue par l'armée coloniale d'Algérie, ce qui semble surprenant. Ce qui l'est encore davantage est que *nouba* vient de l'arabe parlé au Maghreb et signifie « tour de rôle », ou encore « corps de soldats faisant à tour de rôle son service ». Où est la relation avec la fête ? Il est des services plus festifs que d'autres, notamment celui qui consiste à jouer de la musique devant la maison d'un dignitaire : *nouba* désignait aussi cette prestation et, par métonymie, une fanfare, un orchestre. Nous y sommes.

On l'aura compris, les emprunts à l'arabe maghrébin s'accompagnent bien souvent d'un glissement de sens. *Ramdam* n'est autre que le mot

ramadan, importé d'Algérie en 1890, avec sa prononciation dialectale. Or *ramadan* est le nom du neuvième mois du calendrier musulman, pendant lequel les croyants doivent s'astreindre au jeûne entre le lever et le coucher du soleil, ce qui implique une vie nocturne bruyante. De là l'utilisation de *ramdam* en français comme équivalent familier de « tapage » : « Quel ramdam ! Faire un sacré ramdam ! » On comprend l'évolution sémantique, mais l'expression a tout de même été fabriquée au prix du détournement irrespectueux d'un terme religieux.

Expressions à rapprocher des plus récents : « Quel souk ! Faire le souk. » En effet, au milieu du XX^e siècle, la langue familière s'approprie *souk* pour en faire un lieu où règne l'agitation, le bruit, le désordre. En arabe, *souk* désigne un marché couvert réunissant boutiques et ateliers d'artisans dans un dédale de rues. Ce *souk*-là, nous le connaissons depuis le XVII^e siècle.

On notera que *razzia*, *nouba* et *souk* ont été choisis par le français pour exprimer l'idée de désordre.

Voici d'autres mots se référant aux usages orientaux, venus non plus avec les soldats, mais avec les voyageurs ou les écrivains.

Haram, qui signifie « chose interdite et sacrée » et s'applique aux femmes qu'un homme étranger à la famille n'a pas le droit de voir, est introduit en français au XVII^e siècle. C'est un terme de civilisation et quand, alors, on parle de *harem*, il s'agit bien d'une réalité musulmane. Mais, depuis le début du XX^e siècle, *harem* se dit aussi, en plaisantant, d'un groupe de femmes entourant un homme. Banalisation et dévoiement, une fois encore.

As-salâm'alaiikh, littéralement « paix sur toi », formule de salutation traditionnelle dans les pays arabes, arrive en français en 1559, sous la forme *salamalek*, pour désigner le salut à la turque, consistant en une grande révérence. Un siècle plus tard, c'est fait, *salamalek*, qu'on utilise désormais au pluriel, a pris un sens familier et, du même coup, une connotation péjorative : c'est en parlant de politesses exagérées qu'on dit *faire des salamalecs*.

Avec toute la *smala*, dit-on en parlant d'une famille nombreuse. Sachez que l'expression a été imaginée, en 1847, par Victor Hugo en personne, qui s'est inspiré de l'arabe d'Algérie *zmâlah*, « famille, maisonnée ». Dans l'arabe classique, *zamâla* désigne la réunion des tentes autour de celles d'un chef.

En persan, le verbe *bakhchidan*, « donner », a produit *bakhchech*, « pourboire », qui est devenu *bakchîch* en turc. C'est le mot turc qui est introduit en France au milieu du XIX^e siècle par Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*. L'écrivain, fin observateur, et, à sa suite, d'autres

orientalisants comme Théophile Gautier respecteront le sens initial du mot : pour ceux-là, le *bakchich* désigne un pourboire et reste une pratique orientale. Mais, au XX^e siècle, on s'imagine que *bakchich* désigne un pot-de-vin et on en fait une pratique peu honorable : « donner un bakchich ».

En 1912, on bricole *avoir la baraka*, pour dire de manière familière qu'on a beaucoup de chance. L'arabe *baraka*, qui pourrait être traduit par « bénédiction », « faveur du ciel », nous l'avons banalisé.

Les interjections sont accueillies avec un certain respect.

Avec les mots vides et les interjections, on s'amuse. Ces mots-là sont utilisés en français de manière ludique.

En arabe d'Algérie, *bezâf* veut dire « beaucoup ». Les Français en font *bézeff*, en 1861, et l'emploient toujours à la forme négative : « Ça fait pas bézeff ! »

En arabe maghrébin, *chuya* signifie « un peu ». *Chuya* a été introduit en 1866 pour fabriquer *chouia-chouia*, « doucement ». L'expression s'est perdue, mais elle est assez jolie pour être récupérée – avis aux amateurs. Et puis on a imaginé *un chouia*, manière familière de dire « un peu » : « un chouia trop cher ». On entend aussi parfois *un petit chouia*, ce qui constitue un joli pléonasme.

Au Maghreb, *macache !* est une interjection signifiant « il n'y a pas ». Passé dans l'argot des soldats en 1861, *macache !* a été maintenu comme expression marquant le refus, tout en prenant une couleur argotique. Quelquefois renforcé de *bézeff* ou, par le biais du sabir, agrémenté d'un mot italien, *bono*, *macache* a généré deux locutions plaisantes : *Macache bézeff !*, « Pas du tout ! Pas question ! », et *Macache bono !*, « Pas bon du tout ! »

En arabe, *oualou* signifie « rien ». Récemment implanté, il s'est répandu à partir des banlieues et constitue une autre manière de traduire le refus.

Kif-kif, mot maghrébin, littéralement « comme-comme », est arrivé par l'argot de l'armée française d'Algérie. Voici donc, en 1867, l'expression *C'est kif-kif !*, « C'est pareil », puis, en 1883, la locution *kif-kif bourricot*, adaptation de la comparaison propre à la rhétorique arabe : « pareil à l'âne » – celle-là a vieilli.

Labès !, « Ça va ! », s'est largement propagé hors de la communauté maghrébine dont il est issu... *Chouf !*, « Regarde ! », d'origine beur et banlieusarde, a l'air de suivre le même chemin... Récemment rejoint par *Wesh-wesh !* : « Quoi, quoi ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Ces petits mots, même s'ils ont été empruntés par les soldats ou les

colons, ont été, dans un deuxième temps, colportés par les populations maghrébines venues s'implanter en France. Ils témoignent d'une nouvelle étape dans l'histoire des mots issus de la colonisation française.

Le temps de la réappropriation culturelle.

Pour finir, des mots d'aujourd'hui. Des mots que les jeunes générations d'Algériens ou de Marocains s'approprient ou se réapproprient, des mots qui témoignent de la vitalité de la culture maghrébine, sur l'une ou l'autre rive de la Méditerranée.

Ce sont, dans un deuxième temps, les enfants dont les parents – ou les grands-parents – ont immigré du Maghreb vers la France dans les années 1960 qui mêlent spontanément des mots arabes à leur conversation. *Via* l'argot des banlieues, certains de ces mots passent dans la langue populaire. Il s'agit, là aussi, d'un vocabulaire familier. La nuance de dérision qui colore parfois ce vocabulaire introduit par les beurs est d'un autre ordre : elle relève de l'humour. Cette pratique, à l'inverse de celle des colonisateurs, repose en effet sur une revendication identitaire et se fonde dans un courant qui met en lumière la culture maghrébine, notamment dans sa dimension musicale.

Raï est une onomatopée, celle qui ponctuait, à l'aube du XX^e siècle, les chants langoureux et plaintifs des Bédouins... *Ya Raï*. Dans les années 1930, les femmes de la région d'Oran, réunies en orchestre lors des mariages, chantent, pour les femmes, en improvisant sur le « blues » des Bédouins et en brochant sur des chansons libertines du bled. Au début des années 1980, ce folklore oranais prend le nom de *raï* et est adopté par les jeunes Algériens, qui trouvent dans ses rythmes devenus abrupts un symbole pour accompagner le changement. En 1985, il se fait entendre sur toute la planète.

Kiff désigne, en arabe, un mélange de tabac et de chanvre indien. *Kif* est introduit en français en 1885, à la faveur des récits de voyage décrivant de vieux Arabes fumant le kif. Un bon siècle plus tard, le revoici : il s'implante dans l'argot des banlieues et signifie désormais « plaisir », ce qui est parfaitement conforme à l'origine du mot, construit sur une racine sémite qui renvoie au plaisir éprouvé grâce à quelque chose. Mieux encore, *kif* devient lui-même radical et fait des petits : *kiffer*, *kiffeur*, *kiffeuse*. Instinct de vie et choc des cultures : voilà réactivée une recette millénaire pour enrichir la langue. Dans les banlieues, pour ne pas rouiller, on joue avec les mots comme on danse... À faire kiffer les anges.

*
* *

Le destin dans la langue française des termes culturels empruntés nous renseigne sur l'attitude de nos compatriotes vis-à-vis de l'emprunt à des cultures non européennes avec lesquelles nous, Français, avons eu de réels contacts. Cette attitude s'est révélée particulièrement frileuse au cours de l'épopée coloniale française. On l'a vu, tout un vocabulaire – moins français qu'euro péen – sorti de la découverte du monde, des voyages et de la colonisation a été introduit en Europe par l'intermédiaire de grandes puissances coloniales, l'Espagne et le Portugal (et aussi l'Angleterre, dont nous n'avons pas parlé ici). Mais, si les Français se sont montrés fort friands de ces mots venus de loin et se sont empressés de les accepter, paradoxalement, ils ne sont pas allés les chercher eux-mêmes, bien qu'ils en aient eu de multiples occasions.

Car enfin, quand il s'agit de mots exotiques, n'est-il pas étonnant de constater l'extrême pauvreté de la contribution de la France conquérante ou coloniale à l'enrichissement du français ? Jadis, du Moyen-Orient, les croisés sont revenus les mains vides, ou presque : une poignée de mots, parmi lesquels *tasse* ou *jarre*. Au XIX^e siècle, en Afrique du Nord, les soldats ont enrichi leur argot en prélevant des termes maghrébins, et en les dévoyant le plus souvent. Ce vocabulaire n'a jamais dépassé les frontières de la langue populaire. Des Antilles, du Canada, de l'Inde, de l'Indochine, de l'Afrique noire, qu'avons-nous rapporté ? Quasiment rien. La plupart des termes qui nous viennent de ces pays nous ont été transmis par les Espagnols, les Portugais ou les Anglais. Sans doute cela tient-il à des raisons historiques. « La colonisation française a été administrative et militaire, privée de ces bases commerciales qui sont le véhicule des objets et des mots », suggère Pierre Guiraud⁶. Certainement. Deux mots malgaches, *raphia* et *rabane*, introduits en français respectivement en 1781 et 1877, avec l'importation d'objets faits avec ces fibres, font figure d'exception. Je ne suis pas certaine qu'on puisse y ajouter *madras*, très vivant en français des Antilles : le foulard de madras est la coiffure traditionnelle des Antillaises. *Madras*, qui apparaît pour la première fois en français en 1797, est le nom d'une ville de l'Inde où cette étoffe était fabriquée. N'aurait-il pas été transmis par les Anglais qui s'étaient implantés dans cette région ?

Le rayonnement de la langue et de la culture françaises à la grande époque de la colonisation a pu, aussi, constituer un obstacle à l'intégration massive de termes exotiques. En outre, le français a été exporté dans les

territoires colonisés en même temps que les structures administratives et les écoles, au cœur desquelles les langues et les parlers locaux n'étaient pas admis.

Enfin, là comme dans tous les contextes de conquête ou de colonisation, l'assimilation sémantique des termes culturels s'accompagne souvent d'une dépréciation.

Dévoier des termes culturels est une manière d'asseoir son pouvoir, d'imposer sa propre culture et ses propres valeurs. Il serait naïf de penser que cette pratique repose sur une simple méconnaissance des usages locaux. Il s'agit bien d'un déni de la culture de l'autre.

Marie TREPS

treps@ivry.cnrs.fr

UPR 34 – Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry

NOTES

1. Pour la question des emprunts du français aux autres langues, voir Marie Treps, *Les Mots voyageurs. Petite histoire du français venu d'ailleurs*, Paris, Seuil, 2004.
2. Voir plus loin le même phénomène avec *hâbleur* et *bla-bla*.
3. *Noir* a le même sens que *nègre*, mais il ne porte pas la trace de l'esclavage.
4. Jean-Frédéric Schaub, *La France espagnole. Les racines hispaniques de l'absolutisme français*, Paris, Seuil, 2003.
5. *Hère*, attesté dès le XVI^e siècle chez Rabelais, ne s'est maintenu que dans la locution *un pauvre hère*, « un homme misérable », plutôt désuète de nos jours. Emprunté à l'allemand *Herr*, qui signifie « Seigneur », « monsieur », et devrait par conséquent imposer le respect, ce terme a été utilisé par dérision dès son introduction en français.
6. *Les Mots étrangers*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1965, n° 1166.

RÉSUMÉ

L'assimilation de termes culturels étrangers ne se fait pas toujours sans dommages, surtout quand ceux-là sont recueillis dans des contextes non pacifiques. Leur appropriation par la langue française s'accompagne de processus de dépréciation. Pour les mettre au jour, on compare le destin des emprunts selon qu'ils désignent des réalités culturelles ou des réalités concrètes ; on compare également différentes situations de conquête, en s'attachant plus particulièrement aux mots maghrébins issus de la colonisation de l'Afrique du Nord.

SUMMARY

Assimilating foreign cultural terms does not always happen without damage, especially when they are collected in a conflictual context. As they are appropriated into the French language, they are depreciated. To update them, the destiny of each borrowed word is compared for whether it designates cultural or concrete realities. Different situations of conquest are also compared; words from the Maghreb, resulting from the colonisation of North Africa are followed particularly closely.